



CONCOURS D'ÉLOQUENCE CALLIOPE édition 2008

**ELISE NICOLAS, TERMINALE L MAUVE,
PERMET À SAINT-MARTIN DE SE DISTINGUER.**

Le samedi 29 Mars 2008 avait lieu à Ploërmel, la dix-septième édition du concours d'éloquence « Calliope ». Il s'adresse aux élèves de terminales des établissements catholiques d'enseignement de Bretagne. Les candidats doivent construire et prononcer un discours d'environ quinze minutes sur un sujet identique pour tous et communiqué en début d'année scolaire. Cette année le sujet portait sur une citation d'une moraliste du XVII^e siècle, Madame de SABLE : « c'est un défaut bien commun de n'être jamais content de sa fortune ni mécontent de son esprit ». L'objectif est de parvenir à convaincre mais aussi à séduire, ainsi qu'à émouvoir un public, à susciter l'enthousiasme au sens étymologique du terme. Les candidats subissent tous une épreuve de qualification devant un jury. Les candidats finalistes doivent, en plus de leur discours imposé, se livrer à un discours improvisé d'une durée d'environ cinq minutes. Ils ne disposent que de vingt-cinq minutes pour prendre connaissance du sujet et le préparer.

Ainsi attend-on des candidats qu'ils présentent un texte personnel mais aussi d'une bonne tenue intellectuelle en recherchant à la fois le beau et le vrai. Autrement dit, il s'agit de s'efforcer de donner

à penser et à émouvoir. Si un discours n'est pas une dissertation philosophique, ce n'est pas non plus l'occasion de faire un sketch ou du cabotinage, ni même du théâtre. Les effets que veut produire le candidat doivent l'être par la qualité du texte et par le travail de la voix. Si l'on en croit LA ROCHEFOUCAULD, « il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles ».

On l'aura compris il s'agit d'un exercice à la fois redoutable mais extrêmement formateur, tant sur le plan scolaire que personnel. Il contraint le candidat à travailler son texte, donc à écrire le plus possible. « La plume, oui, voilà pour nous former à bien dire, le meilleur et le plus habile des maîtres » prévenait Cicéron. Tout réside alors dans l'art de « dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut » (LA ROCHEFOUCAULD), sans jamais être disgracieux. Mais il faut également exercer sa mémoire en apprenant par cœur son texte ; le recours au texte écrit n'est toléré que de façon exceptionnelle. Ce n'est qu'à cette condition que l'orateur agira « sur les âmes des auditeurs ». Il libèrera ainsi toute la puissance de l'action oratoire.

Cette difficile épreuve est d'abord et avant tout un défi que le candidat se lance à lui-même. Elle requiert des qualités de courage, de persévérance, de fidélité têtue, de patience, de travail obstiné sur les mots et les idées. Triompher d'une épreuve aussi difficile est pour celle (ou celui) qui a eu cette audace, l'occasion de se fabriquer des souvenirs pour longtemps. Il prend ainsi conscience qu'il n'est pas simplement un élève préparant un examen ; il comprend qu'il participe à une aventure profondément humaine dans laquelle il sait qu'il représente lui-même et son établissement. Il saisit aussi qu'il travaille à faire de lui un citoyen. La démocratie n'est-elle pas le régime de la parole ?

C'est donc dans cette compétition originale qu'ELISE NICOLAS a osé se risquer avec réussite, puisqu'elle a remporté le troisième prix de la finale régionale. Le jury, présidé cette année par Monsieur le sénateur Josselin De ROHAN, a souligné

la grande qualité de son texte, la richesse et la profondeur de sa réflexion. Saint-Martin se doit de la féliciter pour son succès mérité et prometteur. Puisse son exemple susciter, à l'avenir, des vocations ! Elise a accepté de nous faire part de ses impressions sur cette expérience.

« Ce concours a été pour moi l'occasion d'appréhender d'une manière totalement différente l'année de philosophie, parce qu'au-delà de l'épreuve, il y a une incontestable dimension ludique ; en fait, il a été le moyen, pour moi, de faire de la philosophie d'une manière « non scolaire ». Je me suis retrouvée ainsi dans une position totalement différente de celle que, d'ordinaire, j'occupe au lycée : être seule face à un public, en charge d'un texte que j'avais composé, d'un point de vue que j'avais à défendre. C'est, d'une certaine façon, plutôt grisant de se sentir ainsi libre d'exprimer sa pensée.

Car, il faut bien l'admettre, l'oralité est relativement peu privilégiée dans notre système scolaire. Nous pouvons bien avoir des capacités à l'écrit, mais affronter un jury composé de plusieurs personnes ainsi que le public d'un auditorium (comme ce fut le cas à Ploërmel) exige que nous soyons en mesure de mobiliser des

**« Ce concours a été pour moi l'occasion
d'appréhender d'une manière totalement
différente l'année de philosophie »**

compétences bien différentes de celles que l'on attend de nous ordinairement. Un concours d'éloquence nous offre ainsi une tribune qui nous fait prendre conscience de la difficulté de l'entreprise. J'ai vécu cette expérience, moins comme une compétition avec

autrui que comme un défi que je me suis lancé à moi-même, comme l'occasion de me prouver que je pouvais me dépasser, surmonter cette appréhension qui nous gagne tous lorsque nous devons subir un oral ou un entretien. J'ai ainsi appris des choses sur moi-même que je ne soupçonnais pas jusque là. Par exemple, je me suis aperçue que j'avais des ressources pour affronter une situation peu confortable et même parfois déstabilisante. Même si le texte est rigoureusement écrit, même si je savais, par exemple, que je devais doser le grave et le léger, je sais aussi maintenant que tout n'est pas programmable. Mais c'est aussi bien agréable que de pouvoir laisser de la place à une certaine spontanéité. Par exemple, la délicate épreuve d'improvisation, requiert des capacités d'adaptation particulières. En fait, le concours a agi sur moi comme une forme de révélateur. C'est un bon moyen d'avancer dans la connaissance de soi.

Il faut enfin souligner la dimension humaine de ce concours. J'ai été très impressionnée par l'extrême bienveillance du public et du jury. J'ai eu ce sentiment très fort d'être considérée, prise au sérieux par des adultes, traitée à égalité, regardée comme quelqu'un qui avait quelque chose d'intéressant à dire. J'ai pu apprécier leur grande humanité. Et puis, cela a été également pour moi l'occasion de rencontrer d'autres lycéens qui partageaient un intérêt commun. J'ai même retrouvé une camarade de collège que j'avais perdue de vue...

Au bout du compte, je serais tentée de dire que j'encourage surtout tous ceux qui ne se sentiraient pas capables de tenter cette aventure. Une chose est certaine, il ne faut pas s'arrêter aux premières notes obtenues en philosophie pour se décider. Il ne faut pas non plus envisager ce concours pour décrocher un prix, mais comme un moyen de s'épanouir personnellement ».

Propos recueillis par
Yves LE POLOTEC
Professeur de Philosophie

« C'EST UN DÉFAUT BIEN COMMUN DE N'ÊTRE JAMAIS CONTENT DE SA FORTUNE NI MÉCONTENT DE SON ESPRIT » MADAME DE SABLE, MORALISTE DU XVII ÈME SIÈCLE

L'homme en société a par un effet d'émulation et de mimétisme toujours cherché à se surpasser. En témoignent, la création et le perfectionnement de la technique (depuis la découverte archaïque du feu jusqu'aux satellites ultramodernes) et d'un point de vue individuel la recherche d'un certain statut social. Cette quête perpétuelle de confort tant matériel que social, sans cesse prolongée, repoussée, toujours plus intense, n'a de raison d'être que parce que l'Homme est fondamentalement un être de désir. L'ambivalence du désir qui oscille entre la privation et la satisfaction constitue à la fois un moteur pour l'action et une source intarissable d'insatisfaction.

Le fait d'être mécontent de sa fortune peut être interprété comme une manifestation du principe de réalité qui se heurte au désir inconditionné de l'Homme intempérant et cupide dépassé par ses envies réprimées. Il semble que le bonheur ne puisse survenir qu'à la condition sine qua non de concilier ses désirs avec le réel en les régulant afin de s'en rendre maîtres et ainsi ne pas se laisser envahir par les sentiments de frustration et de manque inhérents au désir. « Si notre intérieur n'est pas en paix, disait le Dalaï Lama, nous nous leurrions en pensant que le confort et la richesse nous apporteront le bonheur. »

Toute une tradition philosophique s'est intéressée à la quête du bonheur en se focalisant sur cet aspect de l'humain qu'est le désir. Epicure considérait que le souverain bien est le plaisir. Il ne s'agit toutefois nullement de tomber dans la débauche au nom de ce principe hédoniste, car le bonheur n'est possible qu'en associant plaisir et vertu afin d'atteindre l'état durable d'ataraxie ou d'absence de trouble, résultant d'une sobriété à toute épreuve. Dans la multitude de ses désirs, l'Homme en suivant sa raison pourra satisfaire ses désirs naturels et nécessaires, mais il devra réprimer ses désirs vains. De cette manière « la fortune a peu de prise sur le sage car les choses les plus grandes et les plus importantes, la raison calculante les a réglées et pendant toute la vie les règles et les réglera. »

Les stoïciens sont quant à eux plus catégoriques : L'Homme doit se libérer de toutes ses passions même celles que nous considérons comme bonnes, comme la passion amoureuse, car elle s'oppose à la possession d'une vertu parfaite. C'est donc l'anéantissement du désir que recherche la philosophie stoïcienne. L'homme est devant un choix : s'opposer au destin et le subir comme une force adverse ou bien au contraire l'accepter et même identifier sa volonté à la puissance souveraine. L'Epicurisme et le Stoïcisme ont cela en commun qu'ils envisagent le bonheur non pas comme une accumulation de circonstances heureuse mais plutôt comme une construction volontaire et constante basée sur la maîtrise de soi. Ces théories peuvent séduire mais quelle intransigeance ! La mise en pratique s'avère souvent nettement moins évidente, ce qui peut conduire à se demander si l'Homme est vraiment d'une nature raisonnable comme on voudrait tant nous le faire croire....

L'Homme qui passe outre ce type de discours n'a alors d'autre alternative que la lamentation sur son triste sort. Son bonheur est alors de fait compromis car soumis aux aléas de l'existence. Il n'a aucune prise sur lui, ce qui en fait un perpétuel insatisfait qui condamne le sort, alors que son malheur n'est dû qu'à son manque de sagesse. Ce désir d'un meilleur état est en outre exacerbé par la comparaison avec autrui qui semble toujours plus heureux et mieux pourvu que soi ; mais la vraie sagesse réside peut-être dans le fait de mieux accepter sa vie partant du principe qu'on envie l'autre sans raison car si chacun sait ce qu'il endure il ignore que l'autre souffre souvent sous une apparente félicité. Mise à part la convoitise courante au sort d'autrui, subsiste le sentiment de supériorité qui anime beaucoup de gens. Chacun pense être plus fin que les autres et à ce titre voudrait avoir la meilleure situation qui soit possible.

Christophe André rapportait à ce propos, un fait bien connu en psychologie sociale : Lors d'une étude américaine réalisée en 1997 on posa aux sondés la question suivante : « Qui a des chances d'aller au Ciel ? Les personnalités qui obtinrent le plus de réponses favorables furent Bill Clinton avec 52%, Lady Diana 60%, le basketteur Mickael Jordan 65% et Mère Thérèse culmina à 79% Le maximum ? Pas vraiment : lorsqu'on demanda ensuite à ces mêmes personnes : « Et vos chances à vous d'aller au Ciel », il y eut 87% de réponses positives. Humour sur soi en partie sans doute, mais il y a fort à parier que la plupart des réponses étaient sincères. Cette autosatisfaction sympathique peut être transposée à d'autres domaines.

Ainsi 90% des cadres et des professeurs d'université s'estiment plutôt supérieurs à la moyenne dans l'exercice de leur fonction, plus de 96% des étudiants estiment avoir largement les qualités requises pour être quelqu'un de bien. Sur l'ensemble de ce genre d'études, 67 à 96% des personnes se surévaluent par rapport à leurs pairs. Elles pensent mieux conduire, avoir meilleur goût, être plus agréables dans les conversations etc... On ne saurait compter toutes les espèces de vanités.

L'orgueil qui consiste à croire n'avoir besoin de personne et fait se considérer plus grand que la réalité, est cause que l'Homme rejette souvent la vérité. Celle-ci lui renverrait une image peu flatteuse de lui-même. Plus un homme acquiert de la fortune et de la renommée, plus il devient utile aux autres hommes de s'en faire aimer et donc de flatter son ego, d'où il s'ensuit que l'Homme qui connaît la fortune est plus éloigné encore de la vérité et ceci augmente son amour-propre. Il n'est donc pas complètement responsable de l'opinion qu'il a de lui-même. La naissance et l'esprit qu'il s'attribue est ce qu'il lit dans la contenance et les yeux de son interlocuteur. Cet amour-propre n'est il pas le résultat du jeu social ? Tout échec est alors reporté sur la malchance, sur le destin et on peut comprendre l'adage de Mme de Sablé selon quelques vers de La Fontaine qui dit ceci : « Chacun impute son bonheur à son industrie / Et si de quelque échec notre faute est suivie / Nous disons injures au Sort / Chose n'est ici plus commune : / Le bien nous le faisons ; le mal c'est la fortune / On a toujours raison, le destin toujours tort ». Et effectivement on observe tout temps un phénomène vulgaire et pourtant encore largement répandu dans nos sociétés contemporaines : Les diseuses de bonne aventure et les horoscopes sont consultés par une foule de gens qui se défendent pour la plupart d'être superstitieux mais n'en imitent pas moins le vulgaire. Qui d'entre nous peut se vanter de n'avoir jamais consulté son horoscope ? Lorsque le cours des choses ne nous plaît pas, on tombe dans le fatalisme en invoquant le destin niant ainsi notre liberté. Cependant, le lendemain la situation s'améliore et on traite avec désinvolture ces bagatelles, ces futilités qu'on prenait au sérieux la veille. Alors comment expliquer ce changement de croyance incongru qui opère de manière cyclique ? Cette attitude est je crois révélatrice de l'attitude paradoxale de l'Homme face à sa liberté. Il la revendique et la défend avec ferveur mais la récusé subitement dès qu'elle implique des responsabilités parfois trop difficiles à porter qui suscitent l'angoisse.

Peut-être s'agit-il d'individus qui n'ont pas vraiment réfléchi à ce qui est peut-être au principe même de l'Existence- contingence en tout et pour tout dans l'univers ou Providence divine. Peut-être encore pouvons nous penser ce phénomène comme une forme de sacralisation au monde dont nous aurions besoin ou bien devons nous y trouver une inconstance des idées qui fluctuent au gré des influences et de notre histoire personnelle. Enfin on peut imaginer que ce qui nous fait croire si facilement aux prédictions émanant du journal quotidien ou d'une boule de cristal, c'est la facilité qu'on a de croire ce qu'on souhaite : « Les choses sont vraies ou fausses selon la face par où on les regarde ». Pascal nous avait prévenu : La volonté de croire une assertion plutôt qu'une autre détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'on n'aime pas à voir.

Cette inconstance des idées montre à quel point l'Homme est condamné à l'incertitude. Toutefois chacun demeure tellement persuadé de ce qu'il avance dans l'instant, qu'il se refuse souvent à admettre ses limites. Malgré sa capacité à raisonner, l'Homme doit accepter de ne pas tout savoir et éviter de se prendre pour Dieu. Après tout, pourquoi vouloir tout rationaliser ? Les réalités énigmatiques de l'univers nous résistent : d'accord. Elles appellent un questionnement sans fin qui génèrent des réponses brumeuses : soit. Mais le refus des évidences, l'incompréhension globale et immédiate du monde ne sont-ils pas ce qui nous ensorcelle et nous évite de tomber dans le camp de ces adultes blasés et lassés par la vie ?

Les prétentieux qui veulent toujours avoir réponse à tout n'ont qu'à bien se tenir, car notre lot commun à tous est la perplexité. Nous chercherons tout au long de notre vie. Alors, sans tomber dans le relativisme des valeurs le plus béat, le mot d'ordre pourrait bien être celui-ci : doute, réserve et sans nul doute : Tolérance.